

L'Abellé de la Nouvelle-Orléans NEW ORLEANS FREE PUBLISHING CO., LIMITED.

1000 LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC. ON NE S'OCCUPE PAS DE LA LIGNE, VOIR LE SONDAGE PAGE.

TEMPERATURE Du 23 mars 1903. Thermomètre de E. et L. CLAUDIN, Opticiens, No 121 rue Oratoire.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Centigrade).

SOMMAIRE. Les Gants du Comédien. L'Ecrivain. Comment doit-on manger? Fourchettes et couteaux. Le Cinéaste. A une Femme, poésie. La Calvaire d'Agnes, feuilleton du dimanche. Mondanités, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

La marine des Etats-Unis.

L'amiral Dewey est, sans conteste, la plus haute autorité en matière de marine internationale qu'il y ait en ce moment. Il en a donné de magnifiques preuves au commencement de la guerre hispano-américaine. On lui prête à ce sujet des propos qu'il n'a jamais tenus ou que ses interlocuteurs ont maladroïtement interprétés. A les en croire, il suffirait à un marin d'être américain pour être supérieur à ceux des autres nations. C'est là une erreur contre laquelle nous ne saurions assez protester, parce qu'elle ne peut conduire qu'à des désastres dans l'avenir. C'est précisément le contraire qu'a dit l'illustre amiral. Selon lui, la suprématie du marin américain lui vient de ce qu'il a été élevé de façon à faire face à tous les accidents; de ce que, par suite de ses études, il n'a pas besoin d'attendre les ordres de son officier supérieur pour agir. Il lui faut, non seulement l'intelligence, mais aussi le savoir voulu pour pouvoir prendre une décision spontanée, en toute sûreté. C'est pour avoir été formé de cette façon que les marins américains ont une puissance d'initiative que l'on ne trouve pas généralement chez ceux des autres nations. Ils sont entrés dans l'arène les derniers; ils ont aperçu les autres avantages dont joui les Etats-Unis, au moment de leur fondation, et dont ils ont su admirablement profiter. Ils n'avaient pas de préjugés qui pussent les arrêter, pas de noblesse qui, capable ou incapable, se croyait le droit de réclamer le commandement. Ses places allaient naturellement aux plus dignes, aux plus habiles. Plus de ces fruits secs qui sont la plaie des états-majors dans les monarchies de la vieille Europe. Ce sont tous ces avantages qui ont aidés les Etats-Unis à improviser, presque du jour au lendemain, la magnifique marine que nous leur voyons et qui étonne le monde.

Vive opposition à M. Roosevelt.

Nous avons beau parcourir attentivement du regard toute l'histoire politique et économique de l'Union, nous n'y trouvons nulle part un président républicain ou même démocrate qui soit arrivé au pouvoir au milieu de conditions plus heureuses de succès. Nous n'en trouvons, non plus, un seul qui ait travaillé plus obstinément à détruire la popularité qui était venue spontanément à lui et à l'aliéner les populations. Il est entré à la Maison Blanche après un attentat odieux qui avait rallié autour de lui le corps électoral, sans distinction de parti. Il n'avait qu'à laisser sa barque suivre tranquillement le courant; il était sûr de toucher au port sans difficulté, en continuant la politique d'apaisement qu'avait si sagement inauguré son prédécesseur. Au lieu de cela, il s'est livré à des excentricités qui ont inquiété les esprits, au moment même où ils avaient le plus grand besoin d'être rassurés. Ce sont surtout les hommes d'affaires qu'il s'est aliénes. Ils ne le détestent pas, ils ne le méprisent pas, ils le croient honnête; mais ils le redoutent, ils déclarent qu'avec lui, le pays ne peut jamais être sûr du lendemain, et pour se procurer la tranquillité dont il est un absolu besoin, ils rejettent sa candidature. C'est surtout dans Wall Street que l'on déclare la guerre à M. Roosevelt. La situation devient grave, et l'on y craint que par peur du président, les leaders du parti républicain ne s'allient aux démocrates et ne favorisent la candidature de M. Parker. Voilà ainsi le parti divisé tandis que la démocratie est unie et votera comme un seul homme en faveur du candidat qui lui sera présenté. Nous voyons bien M. Roosevelt préparer, non sans habileté, sa tournée électorale dans l'Ouest; mais toute son éloquence rétrospective à effacer la mauvaise impression qu'ont produites les actes malencontreux auxquels il s'est livré et fera-t-elle oublier l'obstination dont il a donné tant de malheureuses preuves dans le passé? Nous en doutons fort.

L'amiral Dewey chez le Président Roosevelt.

Washington, 28 mars.—A la requête du président Roosevelt l'amiral Dewey s'est présenté aujourd'hui à la Maison Blanche et a donné des explications complètes sur une interview récente publiée par un journal et dans laquelle les paroles suivantes sont prêtées à l'amiral: "Les marines dans la mer des Caraïbes ont une leçon pour le Kaiser, plus que pour tout autre." L'amiral a donné au Président l'assurance qu'il n'avait nullement l'intention dans cette interview de critiquer l'Allemagne, son empereur ou sa marine, et que si les déclarations qui lui sont attribuées représentent en substance ce qu'il a dit il a négligé d'avertir celui qui l'a interviewé de ne pas le citer. Après l'entrevue l'amiral est retourné immédiatement à sa résidence de l'avenue de Rhode-Island. Il a refusé de faire aucune déclaration destinée à la publicité. A la Maison Blanche on dit que les explications de l'amiral ont été satisfaisantes pour le Président. On ne croit pas que l'incident soit de nouveau l'objet de l'attention officielle.

Derniers Moments

M. Legouvé.

La mort, pour M. Ernest Legouvé, a été très clemente; elle est venue paisiblement, sans secousse, et comme une amie fidèle, elle lui a fermé doucement les yeux, en lui épargnant les souffrances et les convulsions d'une agonie prolongée. —J'aime la vie, disait-il parfois à ses intimes, mais je ne crains pas la mort, et même la mort viendrait tout à coup — mais très douce — que je lui sourirais. Au lendemain de sa mort, un ami de l'éminent académicien écrivait: "La voilà maintenant couchée sur son petit lit, dans cette chambre aux meubles d'acajou et aux tentures de gros drap bleu, qui lui servait en même temps de cabinet de travail. Quelques feuilles encore humides d'encre, semblent-til, et couverts d'une écriture droite, et de peine tremblée, sont éparés sur une petite table dressée contre la fenêtre. Ce sont les dernières pages écrites par M. Legouvé, la veille même de sa mort. Elles attestent l'étonnante verdeur d'esprit de l'écrivain, qui avait fait du travail régulier un exercice hygiénique contre les atteintes séniles de la vieillesse. Le vénérable doyen de l'Académie française a donc eu la mort qu'il se plaisait à espérer. Selon son habitude, il était descendu vendredi matin vers dix heures, chez son professeur d'économie, Rue, dont la salle se trouve au rez-de-chaussée de l'immeuble de la rue Saint-Marc. C'est dans cet immeuble, entre parenthèses, que M. Legouvé était venu au monde et qu'il y est mort, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants. M. Rue a conté la dernière leçon d'écriture de M. Legouvé. "Le maître, nous dit-il, ne paraissait pas très dispos. Il se plaignait d'un léger enrouement accompagné d'un peu d'oppression. Néanmoins, il se mit sur la planche et se fendit à plusieurs reprises. Il avait gardé sa calotte, qu'il ne quittait d'ailleurs jamais. Au bout de cinq minutes, il manifesta le désir de ne pas prolonger la leçon que lui donnait un de mes prévois. C'était la première fois, depuis vingt-cinq ans qu'il me faisait l'honneur de fréquenter cette salle, que M. Legouvé abrégé brusquement son exercice quotidien. Il remonta chez lui sans lancer au de ces mots, un de ces traits d'esprit dont il était coutumier. Je ne l'ai plus revu. Sa mort m'a profondément affligé. Le maître était un des plus anciens habitués de ma salle; il pratiquait l'écriture avec une passion et une simplicité de mouvements que les années n'avaient pas affaiblies. "L'été, quand M. Legouvé habitait sa maison de campagne de Seine-Port, où il se livrait à la culture des roses, je lui envoyais trois fois par semaine un de mes prévois. "Ah! mon pauvre Rue, me disait-il, quand je ne pourrais plus tenir mon fleuret et mon rasoir, je serai un homme mort." En rentrant chez lui, M. Legouvé sentit que l'oppression dont il souffrait depuis deux ou trois jours avait augmenté brusquement. Il prit une tasse de lait qu'il ne put digérer. Toute-

L'INTERVIEW

L'AMIRAL DEWEY.

Berlin, Allemagne, 28 mars.—Les fonctionnaires du ministère des affaires étrangères d'Allemagne disent qu'ils ne croient pas qu'un incident diplomatique résulte de la récente interview de l'amiral Dewey publiée dans un journal de Newark, New Jersey, interview contenant des allusions à la marine allemande et à l'empereur allemand. Ces fonctionnaires disent qu'il leur répugne de croire que l'amiral a été corrompu, surtout à cause de la bienveillance montrée envers l'Allemagne dans les messages adressés au prince Henri. Ils ajoutent que si le compte rendu de cette interview se trouve correct il troublera probablement quelque peu les relations agréables avec les Etats-Unis. Annonci officiel à cet égard n'a été reçu de Washington. A propos des récentes manœuvres de la flotte américaine dans les eaux des Antilles les fonctionnaires allemands disent qu'ils seraient surpris si l'Allemagne n'a aucun intérêt dans cette région, et qu'il semblerait qu'on ait fait allusion à ces manœuvres avec plus de vraisemblance en les montrant comme étant dirigées contre l'Angleterre.

Les Journaux allemands.

Berlin, Allemagne, 28 mars.—L'interview de l'amiral Dewey a irrité les journaux allemands. Même ceux qui sont généralement de ton modéré y font allusion avec amertume. Par exemple la "Vossische Zeitung" dit: "La marine américaine souffre évidemment d'une maladie de l'enfance—le manque de modestie. Son chef traîne un manque de maturité. On ne peut que rester stupéfait qu'une telle faiblesse puisse prendre racine chez un peuple d'origine germanique. Une telle conduite ne causerait pas d'étonnement si elle se produisait dans quelque république de l'Amérique Centrale ou de l'Amérique du Sud, ou à Hayti. L'amiral Dewey est un digne imitateur du capitaine Coghlan — maintenant amiral — qui, dans un club de New York, a porté orgueilleusement un toast hérié d'insultes à l'Allemagne et a réchauffé l'histoire discréditée que l'amiral Dewey avait refusé de respecter le biceps. Cependant, le capitaine Coghlan paraît avoir parlé du fond du cœur de l'amiral Dewey. Le capitaine Coghlan a été discipliné et le président McKinley a exprimé son regret de l'incident. Le même chose doit peut-être se faire maintenant, s'il ne se surchauffe Dewey puisse se refroidir. De la politique générale et des amiraux ne constituons pas, en tout cas, des conditions politiques salutaires. Le "Tagblatt" voit dans les paroles de l'amiral Dewey la confirmation de son assertion souvent répétée que la facile victoire des Etats-Unis sur l'Espagne a produit une certaine fatuité militaire exagérée. Ce journal ajoute que les navires américains, après avoir touché à St. Thomas et aux Bermudes, se retirèrent dans les eaux de l'Amérique du Sud.

La fièvre jaune au Mexique.

Merida, Yucatan, 28 mars.—De nouveaux cas de fièvre jaune sont

Emeute sanglante en Russie.

L'Inondation du delta de Yazoo.

St-Petersbourg, Russie, 28 mars.—Une grave émeute de grévistes, qui a causé une grande effusion de sang, a éclaté à Slatovsk, une ville du gouvernement d'Oufa, dans les monts Oural. Vingt huit personnes ont été tuées et cinquante autres ont reçu des blessures. Slatovsk est le chef-lieu d'un district minier, au centre des mines impériales du sud. Cette ville possède des fonderies de fer et une vaste fabrique de sabres et d'articles d'acier damasquinés. Elle est située à 1,343 pieds d'altitude et a une population d'environ 21,000 âmes. La grève a commencé dans la fonderie du gouvernement. Cinq cents ouvriers ont quitté le travail en demandant l'élargissement de trois de leurs camarades arrêtés. Le gouvernement de la province, venu pour faire une enquête, a été assailli par la foule au moment où il entrait dans la maison du directeur de la fonderie. Les grévistes ont attaqué la maison dont ils ont brisé les portes et les fenêtres. Le maire, à la tête de gendarmes et d'un détachement de soldats, est arrivé sur les lieux et a ordonné aux émeutiers de se disperser. Mais ceux-ci ont refusé et le maire fut blessé d'un coup de revolver. Les gendarmes et les soldats ont immédiatement répondu par plusieurs volées, tuant et blessant soixante-dix huit hommes. Des équipes de secours ont été occupées la journée entière à ramener des personnes des parties basses de la ville. Jusqu'ici on ne connaît pas d'accident de personne. Les bruits ont couru que des familles avaient péri, mais aucun d'eux n'a été confirmé. Avec une perspective nécessairement sombre, l'usine d'électricité abandonnée et la ville dans les ténébreux la nuit s'annonce lugubre pour les habitants de Greenville. Mais ces circonstances ne sont pas les plus alarmantes, et toute la nuit les habitants vont tendre leurs oreilles vers le nord, attendant avec terreur un déchirement effroyable dans cette direction, car c'est là maintenant qu'est le danger, un point dangereux dans la levée ayant été découvert à Catfish, à trente milles au nord de Greenville. Des efforts désespérés sont faits pour empêcher cette levée de révéler des hommes un nombre considérable sont au travail et tous les ouvriers disponibles sont envoyés pour aider ceux qui luttent pour sauver la ville. Les rapports reçus ce soir de ce point sont encourageants, mais les dommages que causerait un rupture de la levée de Catfish seraient si énormes qu'il éprouverait constamment des craintes jusqu'à la baisse des eaux, même en présence des rapports les plus rassurants. On estime qu'un moins 1500 milles carrés de territoire entre Greenville et Vicksburg sont sous l'eau, et l'inondation s'étend d'heure en heure. Pour cette raison aucune estimation des pertes matérielles ne peut encore être faite. Des bateaux de secours recueillent les habitants de ce territoire, et un vaste qu'il y aura pas de perte de vies. Un bateau a amené aujourd'hui soixante-dix personnes. La situation sur la rive de l'Arkansas reste la même et rien n'indique une rupture de la levée. Il est très probable que la circulation sur les chemins de fer sera interrompue demain. Première Communion. Nous venons de recevoir de Paris un assortiment d'articles religieux très complet et du meilleur goût, spécialement choisis pour la Première Communion. Lafarge Département, attendant au Parker, Blake Co. Ltd Building, 213, rue Tchauptoulas.

Lynchage manqué.

Risefield, Virginie de l'Ouest, 28 mars.—Un noir du nom de Harry Williams, employé dans une mine, a échappé à la justice sommaire la nuit dernière. Hier, sur un chemin désert conduisant à travers les montagnes de Peachabats à Cooper, Williams avait assailli criminellement la jeune fille âgée de quinze ans de Mme Jones, qui résidait près de Brainwell. A prix des plus grands efforts la jeune fille put s'échapper et gagner sa résidence, où elle donna l'alarme. Le noir fut promptement arrêté et enfermé dans la prison. Mais le soir des centaines d'individus s'assemblèrent dans le petit faubourg de Bramwell, disposés à lyncher l'assaillant de la jeune fille, mais des agents habillés en civil réussirent à conduire le noir à travers la foule, et bientôt ils étaient en route pour Princeton, le chef-lieu de comté, situé à dix milles de distance. Aujourd'hui vers onze heures la foule, croyant que le noir était toujours dans la prison, se lança à l'assaut du bâtiment qu'elle démolit littéralement. On découvrit que le noir avait été emmené la colère des manifestants ne connaît plus de borne, et ils se soulèverent en tirant des centaines de coups de feu en l'air, et montrèrent d'autre façon leur mécontentement d'avoir été trompés.

Au château de Bellevue.

Berlin, Allemagne, 28 mars.—L'impératrice sera conduite au vieux palais de Bellevue le 1er avril, loin du bruit du grand palais de Berlin. On compte qu'elle pourra accompagner l'empereur dans son voyage à Rome. Des demandes d'informations sur l'état de l'impératrice sont arrivées en nombre énorme aujourd'hui au palais. Il semble certain que l'empereur se retiendra pas sa visite au Danemark le 30 mars.

Le feu à la gare.

Paris, 28 mars.—Un feu s'est déclaré à la gare d'Orléans, à la suite d'un court-circuit. Les flammes ont atteint les toits et ont consumé une partie des charpentes. Les pompiers sont intervenus et ont réussi à éteindre le feu. Des dégâts matériels ont été constatés. Les trains ont été interrompus pendant quelques heures.

avec Mlle Fougère, je ne cessais de penser à vous... seulement, j'y pensais avec amertume. Ah! j'ai bien souffert, allez? —Et moi donc!... Ah! Gontran, Gontran, comme je t'aime! Les deux jeunes gens s'étreignent et restent longtemps embrassés, ahimés dans leur bonheur. Alors, ce fut comme naguère, une enivrante succession de baisers et de soupirs, de serments de mains et de paroles entrecroisées. —Gontran, disait Agnès, mon bien aimé Gontran, je suis heureuse à présent d'avoir été jalouse... je suis contente d'avoir souffert... Il fallait cela pour que je me rendisse compte de l'étendue de mon amour... Ecoute, Gontran... par le souvenir de la chère maman Damiron qui a élevé ma première enfance, sur la tombe de ma malheureuse mère, en présence du Dieu tout-puissant, sur mon salut éternel, je te jure que je t'aime, que je t'aimerai jamais que toi, que tu es tout pour moi, que je mourrai plutôt que d'être à un autre, qu'aucune puissance humaine ne saurait me forcer à t'être infidèle... Tu es mon ami, tu es mon époux devant Dieu, même avant que le prêtre ait béni notre union... Mon cœur est entré dans ta poitrine... mon sang se mêle à ton sang... Ah! si j'aurais eu encore plus souffert pour être encore plus heureuse!

—Agnès, répondait Gontran, la souffrance est bonne... le ciel ne serait rien sans les douleurs de la terre... la félicité n'arrive à son apogée que par le contraste... Une heure de béatitude comme celle que j'éprouve compense toute une vie de luttés et de chagrins... Ah! nous n'avions pas encore trouvé un moment comme celui-ci. —Ah! ces éclairs qui brillent maintenant, ils me permettent de te voir un instant... Je bénis l'orage du ciel, comme je bénis ceux de mon cœur. Cependant, le tonnerre s'était mis à gronder. La pluie tombait à torrents. Il n'est pas de doux entretiens qu'une bonne averse n'interrompe. Nos deux amoureux eurent cependant toutes les peines du monde à se séparer et lorsque Agnès fut rentrée dans sa chambre, elle s'aperçut avec terreur que sa robe était trempée de pluie. XIII Agnès se déshabilla, cacha soigneusement sa robe et se mit au lit. —Il faut en finir, se disait-elle, j'avouerai tout à mon père et à ma mère adoptive... Le duc de Montégar entra, raison... De quel droit t'occuperais-tu de notre bonheur? Comme le sommeil ne perd ja-

mais sa puissance, surtout dans les premières années de la vie humaine, Agnès ne tarda pas à s'endormir profondément. Il était onze heures du matin, lorsqu'elle fut réveillée par un baiser doucement posé sur son front. Elle ouvrit les yeux. La grande-duchesse était devant elle. —Qu'est-ce donc, ma chérie? lui demanda-t-elle; es-tu sérieusement malade? La femme de chambre est déjà entrée et n'a pas osé te réveiller. —Merci, madame, répondit Agnès, je vais très bien au contraire. —Voyons ta mine!... en effet ton ciel est plus gai... Il faut te lever, mon enfant... mais tu es tout enroué... Tu es fatigué, debout, c'est moi qui vais te servir de femme de chambre. La grande-duchesse paraissait gaiement sur ce ton de plaisanterie un peu forcée dont on use vis à vis d'un malade qu'on veut absolument distraire. —Tant à coup, elle s'arrêta: —Qu'est-ce donc? dit-elle en changeant de ton, ton tapis est tout mouillé, voilà de la bonne toute fraîche... Qui donc est entré ici? Agnès devint toute rouge. —Personne n'est entré, madame, dit-elle, c'est moi qui suis sortie. —Sortie? par en temps pareil... mais quand donc, s'il te

plait? —Ah! ne me grondez pas, madame... cette nuit, je me sentais si agitée, si souffrante... Je me réveillai... je suis descendue dans le jardin pour respirer un peu... Alors la pluie m'a surpris. —Sortie, comme cela, toute seule?... On ne ferme donc pas la porte de l'allée? Agnès était fort embarrassée, elle n'osait pas avouer que son ancienne femme de chambre s'était procuré une clef de la porte donnant sur le jardin et la lui avait donnée avant son départ. Le silence d'Agnès intriguait et inquiétait la grande-duchesse. —Parle donc, mon enfant, dit-elle, tu sais bien que je remplace ta maman?... tu te tais?... Ah! depuis quelque temps, tu nous inquiètes beaucoup, mon mari et moi... Tu tendresse nous désole, tu maigris de jour en jour sans que nous soupçonions quelle peut être ta maladie... Réponds moi franchement; est-ce que cet homme masqué t'a dit de la part de ta mère qui t'a trahie et qui t'afflige? —Non, madame. —Bien sûr? —Bien sûr. —Alors, tu as un secret? —Oui, madame. —Ta ne veux pas me le révéler, à moi, ta maman? —Je n'ose pas, madame. La grande-duchesse s'était assise près du lit d'Agnès, elle lui

avait pris les mains et lui parlait de très près. —Tu aimes quelqu'un? dit-elle. —Oui, madame. —Nomme-le moi. —C'est monsieur Gontran de Montégar. La grande-duchesse eut un geste d'impatience. —Voilà ce que nous craignons, dit-elle; mais, ma pauvre enfant, ce sentiment ne peut t'attirer que des déboires, te valoir que des déceptions! —Hélas! pourquoi donc, madame? —Gontran est un enfant... On ne peut songer à le marier avant qu'il connaisse mieux la vie, et je sais que son père est absolument résolu à lui refuser son consentement... s'il lui demandait la permission de t'épouser. Agnès se mit à pleurer en silence. —Il ne faut plus penser à Gontran, ma chère petite, reprit la grande-duchesse, et d'ailleurs, tu es toi-même encore trop jeune pour te marier. —Ah! madame, que me dites-vous là? fit Agnès avec vivacité. La grande-duchesse fixa sur elle un regard inquiet. —Est-ce que Gontran sait que tu l'aimes? demanda-t-elle. —Oui, madame, et je sais qu'il m'aime aussi. —Vous vous êtes entretenus de votre amour? —Oui, madame.

—Vous vous êtes vu souvent? —Non, madame, pas souvent... mais plusieurs fois. —Et depuis quand? —Depuis le mois de mai. —Mais où donc, grand Dieu? Agnès hésita un instant. —Parle, parle! —Ici même, madame, dans le jardin. Le regard de la grande-duchesse était devenu moins doux, elle se mordait nerveusement les lèvres. —Je ne veux pas te gronder, mon enfant, dit-elle... mais sois absolument franche avec moi... Est-ce que, fais bien attention à ce que je vais te demander... Est-ce que ton mariage est nécessaire? Agnès se trompa sur la portée de cette question. —Oui, madame, dit-elle avec empressement, il est nécessaire! Le visage de la grande-duchesse se rassourcit, elle eut un vif tressaillement. —Je te remercie de ta sincérité, dit-elle; j'épargne d'inutiles réminiscences... Je vais immédiatement parler à ton mari; nous ferons pour le mieux... Lève-toi, ton chapeau... il vaut mieux que tu ne voies pas le grand-duc avant que je l'aie préparé à te recevoir. Yolande sortit avec une certaine brusquerie, laissant Agnès toute confuse, mais, en somme,

Mort subite.

Valentin Kissinger, âgé de 58 ans, est mort hier matin, vers 4 heures. Il a été pris de spasmes, et il a expiré avant l'arrivée du médecin. Le coroner a été prévenu.